

à servir le Roi de France, pour accepter la domination anglaise.

Vous vous imaginez facilement, petiots, ajouta ma Grand'Mère, de cette voix douce et profonde qui soutenait notre attention et nous faisait joindre nos larmes aux siennes, que le récit de ce jeune homme blessé et couvert de sang, nous émotionna profondément.

Sur le conseil des plus âgés, nous nous réunîmes tous au presbytère pour délibérer avec notre bon vieux curé, non sans avoir d'abord prié le Bon Dieu de venir à notre secours, de nous pardonner nos péchés et de nous diriger dans le droit chemin.

Un des plus anciens de St-Gabriel, sachant combien nous aimions le drapeau de la France, qui était pour nous symbole de liberté, de prospérité et de bonheur, ne doutant pas de notre fidélité à le suivre, passa en revue la situation pénible dans laquelle nous nous trouvions, demandant ce que nous entendions faire.

— « Plutôt que de déshonorer notre mère-patrie et de mériter le nom de traîtres, exilons-nous, détruisons nos maisons et mourons, » telle fut la réponse de nos pères.

— « Votre réponse est sublime, dit alors celui qui nous avait interrogés, et je n'en attendais pas d'autre. Nous partirons, sans amis et sans le sou pour des terres lointaines; nous partirons pour la Louisiane, où nous pourrions servir librement la France et notre Dieu. Mes chers amis, nous avons à peine le temps de faire nos préparatifs; ce soir, il nous faut être loin de St-Gabriel. »

C'est en refoulant nos larmes que nous quittâmes le presbytère pour revenir jeter un coup d'œil sur tout ce que nous avions construit, habité, utilisé et aimé, à partir de la vieille maison, en passant par le jardin, la basse-cour, nos animaux et aussi loin que nos regards pouvaient se porter à l'horizon. Mais le sens du devoir nous donna le courage d'accomplir une douloureuse tâche.

La plupart d'entre nous cachèrent dans les puits notre argenterie la plus précieuse, dans l'espoir de la retrouver un jour.

Les hommes mirent le feu aux maisons et bientôt les trois cents habitations que comprenait St-Gabriel, ne furent plus que des brasiers que le vent agitaient et c'est à la lueur de cette colonne de feu que vos ancêtres, petiots, prirent le chemin de l'exil.

Lorsque la lune se leva, elle éclaira vite un groupe de fugitifs qui pleuraient moins sur leur propre sort que sur les malheurs qui s'effondraient sur leur patrie.

A sa lueur douce, à cette clarté qui nous permettait de continuer notre chemin, nous reprîmes notre marche vers l'exil.

Tout à coup, un bruit de ferrailles, de fusils, qui s'entrechoquent, puis la cadence rythmée du tambour : c'en était fait, l'ennemi nous arrêtait.

Comme les plus anciens d'entre nous expliquaient à l'officier anglais qui commandait, que nous nous dirigeons vers la Louisiane, après avoir détruit nos foyers, ce représentant du Roi d'Angleterre nous reprocha d'être des sédiciens, d'avoir brûlé St-Gabriel et nous annonça qu'à moins de renoncer au serment d'allégeance que nous avions prêté au Roi de

France, il nous considérerait comme des traîtres et nous traiterait comme tels.

« Monsieur, répondit René Leblanc, qui était notre chef, notre roi est le Roi de France, et nous ne sommes pas traîtres au Roi d'Angleterre, dont nous ne sommes pas les sujets. Si, par la force des armes, vous avez conquis ce pays, nous sommes prêts à reconnaître votre suprématie, mais nous ne sommes pas prêts à nous soumettre aux lois anglaises, et c'est pour cette raison que nous avons abandonné nos maisons, pour vous diriger vers la Louisiane, où nous trouverons là sous la protection du drapeau français, la paix, la tranquillité et le bonheur dont nous jouissions ici. »

« Puisque vous voulez émigrer, qu'il soit fait selon votre désir, » répondit l'officier anglais, et il donna l'ordre à ses soldats de nous forcer à rebrousser chemin vers St-Gabriel où nous ne retrouvâmes que des ruines.

Le lendemain et les jours suivants, hommes, femmes et enfants étaient embarqués sur des bateaux, sans égard à leur degré de parenté, sans s'occuper que l'on séparait l'épouse du mari, ou les enfants de leur mère, et les bateaux qui nous transportaient, se dirigèrent vers les côtes du Maryland. Inutile de vous dire, petiots, qu'en débarquant sur ces côtes rocheuses, presque sans nourriture, divisés et malheureux, nous ne savions pas où nous étions.

La Providence qui veille toujours sur ses enfants, surtout quand elle les éprouve, nous envoya deux protecteurs dans la personne de MM. Charles Smith et Henri Brent, qui vinrent au-devant de nous et nous offrirent la plus large hospitalité. Ces deux noms, petiots, vous devez les garder gravés dans votre mémoire dans un témoignage d'inaltérable reconnaissance.

Pendant trois ans, nous vécûmes aussi heureux que les circonstances le permettaient, protégés et aidés par les familles Smith et Brent qui s'occupèrent de nous comme si nous avions été de leurs parents les plus proches.

Plusieurs parents pleuraient la perte de leurs enfants; une femme son mari, un mari sa femme et souvent ses enfants; d'autres un fiancé ou une promise, mais la plus désolée, quoique la plus courageuse, était cette pauvre Emmeline Labiche.

L'HISTOIRE D'EMMELINE

Emmeline Labiche, petiots, dont je ne vous ai pas encore parlé, avait perdu ses parents en bas âge. Je l'avais prise chez moi et l'avais élevée comme notre propre enfant.

Elle avait grandi à mes côtés, attirant l'attention de tous et de chacun par ses manières affables, son caractère doux, son courage et sa charité.

Ses cheveux bruns, légèrement ondulés, encadraient une figure régulière et une peau de pêche.

Emmeline qui venait d'atteindre ses 16 ans, était sur le point de se marier à Louis Arceneaux, un de nos jeunes garçons les plus laborieux et les plus avantageusement connus de St-Gabriel.

Leur amour datait de leur plus tendre enfance, et chacun admettait que la Providence désirait leur union, tant ce couple avait bonne mine et savait s'attirer les sympathies de tous.